

Textes de Clara Malraux, b) *Le bruit de nos pas, II, Nos vingt ans,* 1966, p. 78-80.

Il y eut – début 1923 me semble-t-il – la visite chez nous d'Alfred Salmony, attaché au musée de Cologne, peut-être même directeur, formé par l'archéologie et l'expressionnisme. Pour moi, une des premières personnalités nées de toutes les rencontres faites par ceux qui alors avaient trente ans. Il préparait une exposition d'art comparé, non point telles que nous les avons connues jusque-là, jouant presque uniquement sur le bassin méditerranéen, mais rapprochant en un curieux raccourci les formes d'art auxquelles nous pouvions être sensibles.

D'une serviette posée contre son fauteuil il sortit, puis mania avec une adresse de caissier, une liasse de photographies qu'ensuite, quand elles furent étalées sur la table, il rapprocha les unes des autres selon une volonté subtile. Ce fut là que la première fois je me trouvais devant une sculpture Thai. Puis ce fut le mariage d'une tête Han et d'une tête romane.

Bouleversés, nous nous tenions devant ces connivences nouvelles pour nous, nous demandant si les volontés qui avaient suscité ces œuvres voulaient atteindre une même zone de sensibilité ou si, au contraire, leurs parentés se limitaient aux seules formes.

Salmony s'en fut, laissant chez nous quelques-unes de ses précieuses photos, laissant aussi, mais en nous, l'intuition d'une prise nouvelle sur l'univers.

Le soir, souvent, mon compagnon étalait sur le vaste plateau que l'on pouvait retourner pour qu'il présentât une surface moins vulnérable que sa laque noire – des papiers recouverts de caractères d'imprimerie, d'ornements typographiques, d'illustrations; après quoi, muni de ciseaux et d'un pot de colle, il «montait» des livres, comme une couturière une robe.

Je regardais naître un objet, opération qui m'a toujours émerveillée, à laquelle j'avais déjà, sous une autre forme, participé puisque j'avais naguère appris à fabriquer des chapeaux. La main qui prend et fixe, suscite et modèle n'a point encore fini de m'éblouir. A l'opération magique de nombre de nos veilles je ne participais que par cet éblouissement. Les talents de mon compagnon s'exerçaient sur des œuvres diverses. Certaines étaient destinées à un jeune éditeur ayant pignon sur rue et dont les parents se trouvaient être amis de ma mère. Prudente, j'avais empêché que ma famille allât, avant notre mariage, prendre auprès d'eux des renseignements sur mon futur époux. Autant laisser planer quelques doutes sur des fonctions qui me semblaient assez incertaines, puisque j'étais décidée à ne pas tenir compte des réalités extérieures à nos rapports. J'acceptai donc sans contrôle aucun l'affirmation – vraie d'ailleurs – que mon compagnon avait d'abord recherché, pour un libraire-éditeur du passage de la Madeleine, des éditions rares, puis préparé une édition de textes de Laforgue et qu'enfin, paré du titre légèrement pompeux, étant donné la modestie de l'entreprise, de directeur artistique, il travaillait chez un autre libraire-éditeur, d'esprit assez ouvert pour accueillir des auteurs à demi inconnus.

Assez vite, cependant, la relative régularité de présence qu'exigeait cette fonction – qu'on la qualifiât d'une façon ou d'une autre – semblant incompatible avec notre humeur voyageuse, mon compagnon l'abandonna. C'est alors qu'ils se cantonna dans l'établissement de textes libertins, illustrés non moins libertinement. Je ne sais comment, au début, fut écoulee cette aimable production; plus tard P. P., aidé d'un certain Bonnel, se chargea, fort efficacement, ma foi, d'une distribution à peine clandestine en cette heureuse époque. Rien dans cette entreprise ne me choquait; au

début, peut-être me surprit-elle; j'avais ignoré jusque-là ce genre d'activité. Puis elle m'amusa d'autant plus qu'elle se paraît de quelque danger.

Clara Malraux, *Le bruit de nos pas, IV, Voici que vient l'été, 1973*

P. 116-117

Dans des jardins de miniatures, sous des grenadiers en fruits, André poursuit une véritable quête métaphysico-religieuse. Les soufis nous présentèrent un chiisme bien attirant. Ali, élu du Seigneur et vaincu, nous fit accéder à un islam moins triomphant que le sunnisme, présentant parfois des traits de réincarnation dus peut-être au voisinage de l'Inde. Mais il arrivait que ce fussent les Iraniens qui nous interrogeaient. «Croyez-vous en Dieu ?» nous demanda dès notre première rencontre Moussa Saïdi, jeune Juif marchand de «curios». Se soucier du sens possible de notre présence terrestre semblait aussi naturel là-bas qu'ici de débattre du temps qu'il fera. Il reste que les mosquées n'étaient guère fréquentées alors et les interdits de moins en moins respectés : si à notre premier voyage – nous en fîmes trois en Perse – on ne tenait guère à nous servir le thé familial dans le petit café de la Meïdan Shah – peut-être même détruisait-on les verres dans lesquels nous avions bu – l'année suivante on nous accepta comme des habitués et la dernière fois on nous héla au passage.

Si les informations pittoresques viennent de toutes parts, celles plus sérieuses nous viennent de Brasseur. Très vite, il nous met en rapport avec ce qu'en Europe on appellerait des philosophes et qui là-bas, pour la plupart, sont plus ou moins des

chefs religieux, créateurs de sectes. «Depuis que règne ici une certaine tolérance, chaque Persan est à la recherche de son identité religieuse, exercice acrobatique s'il en est. Comme on ne sait à peu près rien du zoroastrisme chacun invente des zoroastrismes personnels. Les Persans sont tourmentés par la métaphysique.»

Ils l'étaient en effet; chez Brasseur défilait un carrousel d'hérétiques, le plus curieux étant le petit-fils du loup, descendant de ce Premier ministre qui fit tuer près de cent mille disciples de Beha Allah, fondateur du béhaïsme. Juste retour des choses, on prétendait que le Shah Riza Han y adhérait secrètement. Ecrasé par l'héritage grand-paternel, le petit-fils du loup traversait les religions au pas de charge : il y avait eu, bien entendu, l'étape béhaï, puis la chrétienne, d'autres encore. Il en était au bouddhisme lors de notre rencontre.

P. 128-139

Et maintenant, oyez l'histoire, des vraies têtes bouddhiques, de celles qui authentiquement traversèrent les siècles pour se blottir dans le creux de nos mains, à seule fin de compenser notre échec cambodgien, de permettre à mon compagnon de dire : «Je rate une première fois, je réussis la seconde» ou encore : «Je mens, puis mes mensonges deviennent vérité.»

Les montagnes qui nous entourent se nomment Himalaya : déjà l'an dernier, nous les avons abordées par un autre côté par Darjeeling, où l'on trouve de belles turquoises. Et aussi de vrais bonzes dans des couvents de bois luisant. Et aussi de terribles fresques qui montrent ce qui attend des pécheurs comme nous. Peut-être, à Darjeeling, sous la menace de tant de châtiments multiformes, serions-nous restés à l'intérieur des normes morales.

Mais nous étions à Srinagar, sur un house-boat, avec quelques Anglais – peu – à l'horizon. Le temps passait mollement; j'avais presque la possibilité de réfléchir aux difficultés de la vie féminine en cette année de grâce 1931 et plus

particulièrement à celles rencontrées par une femme mariée à un homme de génie mythomane, le tout en me balançant sur le long fauteuil à bascule qu'est un house-boat ancré sur la Djeloum. Ce jour-là, j'étais fatiguée ou paresseuse, André partit seul se promener.

Rêvasser plutôt que penser.

Ce paysage presque familier, ces jardins, dont André a si bien parlé avant de les connaître, ils ont été tracés par des architectes persans. En dessous de nous, dans le Bengale, le Shar-Bagh aussi. Le verrai-je un jour ? Elevé au souvenir d'une femme, il est tout blanc, comme devait être son âme, comme étaient peut-être ses robes. Un saut jusqu'à Agra ? Pas question, c'est déjà bien beau d'être arrivé jusqu'ici, il va falloir prendre par le plus court pour rentrer chez soi, Herat, Ispahan. Peut-être même emprunter quelques «phynances» à Brasseur.

L'année dernière nous avons pu pousser une pointe jusqu'à Bouchir. La pire chaleur de ce pauvre monde. La nuit, les murs des maisons se renvoyaient la chaleur comme un miroir des rayons. Que faisons-nous là-bas ? Rien, nous y avons été. Mais cela a compté, la rencontre dans cette étuve, avec ce personnage tout de pièces et de morceaux : Jacobsthal qui devint Jacosta. C'est lui qui nous apprendra qu'au Yémen, où les Européens ne peuvent aller, se trouve Sanaa, la ville de la reine de Saba, la reine de Saba, une de mes grand-mères comme de juste. Lui, il y a été. Ses récits sont beaux et imprécis. Peut-être, là-bas, pousse-t-il des statues qui attendent qu'un amateur les cueille. Derrière des dunes en or, des palais éboulés plus beaux que le Parthénon – que je n'aime qu'au soleil couchant. Les caravanes ressemblent à des processions de fourmis processionnaires. André veut se joindre à l'une d'elles avec Jacobsthal. Cela durerait des mois, romantiquement. Deux ans plus tard, ce beau projet se transformera en une brève et stérile expédition aéronautique.

Je ne le sais pas encore, installée que je suis sur ma chaise longue. Tiens un homme, deux hommes serrés dans le caftan bicolore. Ça doit être chaud. Le turban aussi

d'ailleurs. Ils ont des baluchons à la main. Le Piggini-English, je le comprends suffisamment pour rejeter leur proposition d'achat. Ils insistent :

— Regardez nos curios.

— Ils ne m'intéressent pas. Je viens du pays où il y a les plus beaux curios du monde.

— Oui, mais.

— Non.

— Peut-être quand même, nous avons...

— Vous n'avez pas ce que je désire.

— C'est quoi ce que vous désirez ?

— Les têtes blanches que l'on trouve dans la terre et que les Anglais interdisent de vendre.

J'ai dit cette phrase comme j'aurais dit : «Je veux que vous m'aidiez à continuer le voyage. A ne pas reprendre un quotidien auquel je ne peux me plier.»

Les deux hommes se regardent. Dois-je écrire que l'un d'eux avait une barbe teinte au henné ? Pourquoi pas. J'ai oublié si cette précision est vraie – autant la donner ! «Des têtes blanches que le gouvernement ne veut pas que l'on vende, nous en avons; beaucoup même.»

Ah, oui, ils veulent me faire croire qu'ils sont des sorciers, ils sortent une poudre de perlimpinin : «Jouets pour touristes, je vous baptise statues gandhariennes.» Et les siècles de s'abattre sur la poupée du coin. Je ris : «Vous les avez fabriquées tout à l'heure, vos têtes blanches ?»

Indignation orientale; puis un récit très lévi-straussien, autour de la fille du frère de la belle-mère qui venait de mourir et devait donc être enterrée «pas tout à fait en bas», à la limite du Pendjab (je crois que c'est cela qui est devenu le Bangladesh) et les derniers vallonnements du Cachemire. On creuse, bien entendu, et l'on découvre des catacombes peuplées de ces machins inutiles, peut-être dangereux pour la sécurité d'un honnête commerçant puisque les autorités exigent qu'on les leur remette. A tout hasard, après s'être assuré que la nouvelle ne s'est pas trop répandue, on transporte les intrus jusque dans une maison de Rawalpindi en attendant on ne sait quoi, peut-être simplement qu'André et moi nous intéressions à eux. Voilà qui est fait ou va être fait. «Revenez demain», ai-je dit aux deux marchands.

Je raconte l'histoire à mon compagnon, tandis que les haleurs déplacent le house-boat dans une grande rumeur de proclamations de foi : «Allah, Allah, Mousselman.» Il en va ainsi dès que nous bougeons de quelques mètres. Dire que nous avons cru pouvoir travailler sur ce bateau !

— Ils vous ont décrit ces têtes ?

— Non, d'ailleurs ils ne savent pas assez d'anglais.

— La région n'est pas mauvaise.

— Il faut savoir jouer aux dés.

Nous ne faisons rien d'autre depuis que nous vivions ensemble ! Alors pourquoi ne continuerions-nous pas ?

«On y va», me dit-il après avoir rencontré les deux marchands. Nous n'en savons toujours pas plus long. Nous ne savons pas non plus comment nous continuerons notre voyage, arrivés à Rawalpindi qui n'est pas précisément sur le chemin du retour. Bah, au besoin nous nous adresserons au consulat de France; il doit rapatrier les Français démunis. Depuis des années savoir cela nous rassure, comme si nous

portions une ceinture de sauvetage. Sur ce, nos Hindous nous fixent un rendez-vous au coin d'une ruelle de Rawalpindi, pour un jour précis – passe encore – pour une heure précise – nous sommes en Orient ! Pas question d'adresse, ni même de noms, nos gars craignent de se compromettre.

Munis de ces indications, nous partons trois jours plus tard, dans une voiture de location. On descend; bien entendu on descend : de cinq mille mètres, accompagnés d'une Djeloum qui, sachant qu'elle dispose de tout son temps pour aboutir dans la plaine, va de droite à gauche, sautille, bruisse, s'apaise, bouillonne. Le paysage passe de la Suisse à l'Italie. Le soir tombe, nous nous arrêtons dans la forêt noire. Pins et pelouse : ce n'était pas la peine d'aller si loin, pour passer la nuit dans mon enfance. L'endroit s'appelle Murry. Au matin on repart; cette fois on quitte l'Europe. Touffeur, chaleur moiteur, terre rouge, rizière. Et l'amusement de ne pas savoir ce qui nous attend. Peut-être un traquenard. Nos rapports avec les statues ont toujours été un peu ambigus. Si quelque archéologue rancunier avait concocté un sale coup ? J'ai trop d'imagination, le plus vraisemblable est que nous n'allons rien trouver, sinon des pierres taillées selon les goûts du siècle dernier, copies de ce que les Hindous voient dans les églises et les cimetières chrétiens. Je dis à André : «Nous allons découvrir un dépôt de saint-sulpiceries !» Il rit, je ris, mais nous n'avons pas l'argent du retour.

L'horizon verdit, cette fois nous sommes dans la plaine avec des rizières, des buffles du même gris que les nuages. Pas très drôle, ce Béloutchistan. D'une chaleur plus désagréable même que celle de l'Indochine. C'est à ce moment, précisément, que la voiture s'arrête de rouler. La chaleur augmente. J'attends que le chauffeur descende, accompagné de son inévitable aide et prononce le mot rituel «puncture» Mais non, il se tourne vers nous et sourit. Aimable, il articule : «It does not work !» Il ne marche pas. Alors, comme nous sommes très intelligents et que nous commençons à connaître l'autre continent, nous comprenons : le moteur est mort; nous avons descendu le plus clair de l'Himalaya en roue libre.

Rois fainéants sans faste, nous pénétrons dans Rawalpindi grâce à deux buffles attelés devant la Ford. Mon œil étant habitué aux maisons de pisé d'un rose grisâtre, aux drapés rouge criard des femmes, aux enveloppements de toile blanche tachée des hommes, rien ne m'empêche d'être prise par l'inquiétude : un rendez-vous en Orient est déjà chose hypothétique. Nos bœufs archaïques vont à un rythme moins rapide qu'une voiture... Et puis, il me semble que l'on nous a conseillé de passer inaperçus et notre attelage serait plutôt fait pour attirer l'attention. La foule de plus en plus grouillante semble, grâce au ciel, absorbée par sa propre existence; nous avançons lentement, mais nous avançons et voilà qu'en dépit de mes prophéties défaitistes – question d'habitude du groupe ethnique auquel j'appartiens – nous nous trouvons devant un mur semblable à tous les autres de cette ville, étayé de déjections, orné de trous, contre lequel s'appuient – depuis combien de temps ? – nos marchands de curios. Peut-être vaut-il mieux que nous arrivions au lieu fixé pour notre rendez-vous une heure après le moment convenu. Nous suivons à pied nos hommes, englués de sueur. Qu'allons-nous trouver derrière cet entrelacs de murs ? La chaleur et l'attente me rappellent Banteaï Srey. Une fois encore nous sommes devant un espoir saugrenu – qui va peut-être tourner en défaite, nous répétons nos gestes de naguère mais avec moins de gravité puisque tout de même nous avons une position de retrait, nous jouons en mineur la pièce que nous avons déjà jouée en majeur. Mais que ferons-nous si nous nous trouvons devant la police anglaise ? Avec quel argent rentrerons-nous en Europe si notre présence ici n'aboutit qu'à un marché aux puces ? Il faut prendre l'habitude de ne pas réfléchir quand on est embarqué dans l'action. Nos hommes nous précèdent comme au Cambodge notre guide; les voilà qui poussent une porte, pénètrent dans une cour, adressent quelques mots à un grouillement de femmes et d'enfants puis se décident enfin à tenir compte de nous. Un signe, encore une porte poussée et, dans une pièce demi-obscur nous discernons, éparpillées sur la terre battue, serrées comme les galets d'une plage, grosses certaines comme des pastèques, des têtes gréco-bouddhiques. Tout ce qui s'agita sur cette plaque tournante de l'Asie est là dans sa quotidienneté; non pas seulement des grands, des Bouddhas ou des princes mais des adolescents qui ne savent pas encore qu'ils seront élus, des marchands soucieux

du sort de leurs caravanes, des vieilles femmes désolées ou résignées, des jeunes femmes pleines d'attente, tout ce qui vécut et mourut dans une Asie centrale florissante. Je regarde, éblouie comme de juste. Puis un fou rire me saisit. Les voies du Seigneur sont détournées.

Toute de même, il faudra que nous les payions ces têtes de contes de fées, nous qui possédons toute juste de quoi tenir ici une dizaine de jours dans un hôtel européen. Je sais bien qu'il y a le consul mais le consul ne peut servir qu'à nous rapatrier. Reste de télégraphier à Gallimard, lui expliquer... quoi au juste qui soit clair pour lui et obscur pour la police locale ? Nous y parvenons. Gaston doit être aussi ébloui que nous puisque après cinq jours d'attente, d'angoisse, d'amour platonique et passionné, nous pouvons devenir les maîtres d'une partie des têtes, torsos et jambes parfois reliés les uns aux autres. Il faut choisir. Après avoir baptisé les têtes, nous nous les passons comme des joueurs de football les ballons : «Donnez-moi Saint Louis» (il lui ressemble vraiment avec sa couronne gothique), «en avant le sourire de Reims; oui, je veux bien de la Belle Ferronnière, que pensez-vous de Duguesclin ?»

Notre tas grossit de pièces de premier choix. Si l'on opérât un tri de second choix qu'on ferait venir plus tard, quand le hasard nous en fournirait les moyens ? On re-trie. Il reste encore de quoi faire des heureux. Le travail achevé nous nous trouvons devant une autre étape : discuter des prix et de l'expédition. Curieusement, les prix se règlent vite et plus bas que nous l'aurions imaginé : peut-être ne tient-on pas tant à garder des objets interdits en ce lieu familial, situé au milieu d'une ville. Quant à l'expédition, elle présente des difficultés, les colis seront nombreux, la douane est sévère, l'interdit concernant le trafic des pièces archéologiques observé avec rigueur. Emporter ces objets encombrants avec nous serait répéter Banteaï Srey; son début aussi était une réussite...

J'entre en pourparlers – en Piggin-English toujours – avec nos vendeurs qui semblent un peu inquiets, mais, eux, parce qu'ils redoutent que nous n'accomplissions pas l'achat. Entre eux, ils se mettent à discuter contrôles, interdits, sans doute. Puis, c'est l'illumination. A Bombay, le chef de la douane est le frère de la mère du cousin d'une belle-sœur – toujours Lévi-Strauss. Je comprends qu'on pourrait intéresser le vague parent à l'affaire. «Il faudra nous rendre à Bombay ?» «Non inutile d'éveiller l'attention, nous nous débrouillerons mieux seuls.» Je traduis pour André. Nous venons de payer nos découvertes avec de l'argent qui ne nous appartient pas, qui constitue en somme une dette et voici que déjà il faut les abandonner au hasard oriental. «Vous auriez confiance en eux ?» me demande André. Je regarde nos vendeurs. Je ne comprends qu'à peine leurs paroles, je ne comprends pas leurs sourires, je ne connais rien de leurs pensées; tout d'un coup ils m'inspirent confiance. «Oui, ils tiendront parole.» Je me demande ce que j'en sais !

Sur quoi, nous avons fait le tour du monde; l'Inde, la Birmanie (oh, la pagode de Sve-Dagon dont on monte les escaliers comme ceux du Mont-Saint-Michel, entre deux rangées d'échoppes religieuses, avant d'aboutir sur les terrasses où des femmes vêtues d'étoffes à dessins se prosternent, dorée, prolongée par de longues tiges d'où naissent des lis, dorés eux aussi). Hong-Kong encore, puis la Chine, la vraie Chine, enfin. Ensuite un brin de Corée, le Japon, Vancouver dont je rêve à cause de Toulet, Chicago, New York, puis le lent retour sur un bateau, le *La Fayette*, où nous rencontrerons René Guetta, qui servira partiellement à créer Clappique.

Entre-temps, nous avons presque oublié nos achats pendjabiens. Le souvenir nous en revient, avec l'angoisse de tout ignorer de leur destin depuis notre départ de Rawalpindi, à l'arrivée en France. Nous étions prêts aux pires et vraisemblables déceptions, quand, glissés sous notre porte, nous avons aperçu des feuillets roses qui, vu de près, annonçaient l'arrivée en gare de Bercy «d'objets archéologiques antérieurs au XIII^e siècle», c'est-à-dire non passibles de droits de douane. Nous étions vainqueurs !

P.149-152.

Ouf, nous voici de retour. Et j'ai passé de beaux morceaux, comme par exemple le Japon – où, entre parenthèses, puisqu'il en est qui s'y sont trompés, la petite fosse creusée sous les tables n'est pas destinée à permettre que s'allongent les jambes européennes tandis que les hôtes font semblant de croire qu'elles sont repliées, mais bien à contenir un brasero qu'on allume, le froid venu.

Il y eut aussi le New York de la récession. Bien entendu, j'ai souvenir de quelques soirées dans des speak-easy, contrainte d'avaler l'une après l'autre des tasses pleines à ras bord d'alcool : les vider était le seul moyen de couper au contrôle des flics. Bien entendu aussi, j'ai vu les chômeurs sans allocations descendre en larges rangs des allées rectilignes, créant d'étonnants effets de perspective. Après tout, je connais assez bien la ville de cette époque, car nous y fûmes si pauvres que nous la parcourûmes à pied. Les derniers jours soudain nous devînmes riches. Grâce à un nouveau mandat de Gaston Gallimard : la ville s'éloigna alors comme vue dans la petite vitre d'un appareil photo; nous nous transformâmes en un monsieur et une madame Malraux qu'invitaient des collectionneurs, des intellectuels, des snobs. Mieux valait rentrer.

Sur le bateau, le maréchal Pétain trônait entouré de jésuites haut gradés. Ils nous retinrent peu; René Guetta, dit Toto, le fit davantage. L'amitié, qui fut grande, que pendant des années je portais à ce farfelu émouvant, m'oblige à quelques précisions. J'imagine qu'elles intéresseront mes correspondants, ces malheureux que j'ai perdus pendant mon tour du monde. A vos crayons, messieurs... non, vous avez des stylos. René Guetta, dit Toto, lors donc que nous le rencontrâmes, portait sur l'œil droit un bandeau noir semblable, André me l'apprit, à celui de Filochard des Pieds-Nickelés : cela afin de dissimuler le résultat bleuâtre d'un coup de poing encaissé dans quelque mauvais lieu en défendant un Noir contre un Blanc géant. Guetta était généreux. Il avait aussi une vue un peu exagérée de sa propre force. Jusqu'à mon dernier souffle, René apparaîtra au plus petit effort, déployant ses bras en ailerons et disant, d'une voix nasillarde mais convaincue, «dans mes bras, mon

amour». Peut-être poussera-t-il la gentillesse jusqu'à porter son index avec emphase devant ses lèvres de juif sefardi : «Pas un mot, ma chère, pas un mot.» Il émergea souvent au cours de mon histoire personnelle, il fut des rares qui ne me lâchèrent jamais, mais dès maintenant je ne peux échapper au besoin de raconter ma dernière rencontre avec lui. Ma dernière rencontre, pas la nôtre, car il ignorait se trouver alors à mes côtés. 1942. Débarquement en Corse. Savais-je que Toto se trouvait là-bas ? La description que j'entendis à la radio anglaise congrûment brouillée, ne me laissa aucun doute quant à sa présence dans l'île. Qui, sinon lui, aurait pu, fraîchement sorti du maquis, accueillir avec tant de chaleur les nouveaux débarqués, bardé de bouteillons, débordant de paroles, sorte d'Ariel sans beauté rayonnant d'une générosité saugrenue ?

Il avait été riche, il était devenu pauvre sans même s'en apercevoir. Traîner d'une boîte à l'autre, parler aux clochards et aux vedettes, finir ses nuits au poste du commissariat – il se lia en ce haut lieu avec la même Piaf encore inconnue d'une amitié à laquelle tous deux restèrent fidèles – se transforma simplement de plaisir en métier : il devint chroniqueur de boîtes de nuit pour *Marianne*. Le Front populaire se dessinant, le besoin d'agir politiquement le prit. De la journée, avant la guerre, il ne quittait pas son lit, aussi la soirée le trouvait-elle frétilant. Vers dix heures du soir, heure de sa plus grande lucidité, il appela *l'Humanité* au téléphone pour informer qu'il souhaitait s'inscrire au parti communiste bien que la chose présentât une petite difficulté : «Je ne mets jamais les pieds dans la rue avant minuit. Passé cette heure, ajouta-t-il, je serai entièrement à votre disposition pour ce qu'il vous plaira de me demander, comme par exemple coller des affiches interdites.» Au bout du fil on raccrocha.